

Extrait de : Virginia WOOLF, *The Lady in the Looking-Glass : A Reflection* (1929)

People should not leave looking-glasses hanging in their rooms any more than they should leave open cheque books or letters confessing some hideous crime. One could not help looking, that summer afternoon, in the long glass that hung outside in the hall. Chance had so arranged it. From the depths of the sofa in the drawing-room one could see reflected in the Italian glass not only the marble-topped table opposite, but a stretch of the garden beyond. One could see a long glass path leading between banks of tall flowers until, slicing off an angle, the gold rim cut it off.

The house was empty, and one felt, since one was the only person in the drawing-room, like one of those naturalists who, covered with grass and leaves, lie watching the shyest animals - badgers, otters, kingfishers - moving about freely, themselves unseen. The room that afternoon was full of such shy creatures, lights and shadows, curtains blowing, petals falling - things that never happen, so it seems, if someone is looking. The quiet old country room with its rugs and stone chimney pieces, its sunken book-cases and red and gold lacquer cabinets, was full of such nocturnal creatures. They came pirouetting across the floor, stepping delicately with high-lifted feet and spread tails and pecking allusive beaks as if they had been cranes or flocks of elegant flamingoes whose pink was faded, or peacocks whose trains were veined with silver. And there were obscure flushes and darkenings too, as if a cuttlefish had suddenly suffused the air with purple; and the room had its passions and rages and envies and sorrows coming over it and clouding it, like a human being. Nothing stayed the same for two seconds together.

Virginia WOOLF, *The Lady in the Looking-Glass : A Reflection* (1929)

Extrait de : Virginia WOOLF, *The Lady in the Looking-Glass : A Reflection* (1929)

Les gens ne devraient pas laisser chez eux de miroirs accrochés aux murs, pas plus qu'ils ne devraient laisser au vu et au su de tous de chèques au porteur ou de lettres qui révèlent quelque crime abominable. Cet après midi d'été, on ne pouvait s'empêcher de plonger son regard dans la grande glace qui était suspendue dans le vestibule de l'autre côté. Ainsi en avait décidé le hasard. Bien calé dans le sofa du salon on voyait se refléter dans le miroir vénitien non seulement la table au plateau de marbre, située à l'autre extrémité de la pièce, mais aussi une partie du jardin au loin. On voyait un long chemin recouvert de pelouse qui se déroulait entre des parterres de fleurs, coupé net par l'angle doré de la bordure. La maison était vide, et étant seul dans le salon, on avait l'impression d'être un de ces naturalistes qui, allongés, sous un camouflage d'herbes et de feuilles, observent à leur insu les animaux les plus farouches, blaireaux, loutres, martins-pêcheurs, se déplacer librement. Cet après midi là, il y avait des animaux farouches de ce genre partout dans le salon, alternances d'ombres et clartés, rideaux soulevés par un courant d'air, pétales de fleurs se posant sur le sol, toutes choses qui semblent t'il n'arrivent jamais sous nos yeux. Ce vénérable et tranquille salon de maison de campagne, avec ses tapis, sa cheminée au manteau de pierre, sa bibliothèque aux étagères affaissées, ses vitrines laquées rouge et or, était peuplé d'animaux nocturnes de ce genre. Ils traversaient la pièce en faisant des pirouettes, ils s'avançaient délicatement haut perchés sur leurs pattes, la queue déployée donnant des coups de bec dans le vague tels des grues ou des volées de flamands roses dont la couleur se serait estompée, ou bien des paons à la traîne parcourue de veines/lignes argentées. Des bouffées d'un rouge sombre jaillissaient, suivis de périodes d'obscurcissement, comme si une seiche avait subitement inondé l'air d'encre violette; et tout comme un être humain, la pièce avait ses passions et ses colères, ses envies et ses chagrins, qui l'envahissaient, la submergeaient. Rien ne restait identique/ ne durait plus de deux secondes.

Virginia WOOLF, *The Lady in the Looking-Glass : A Reflection* (1929)